

Traduit du suédois par Jean-Baptiste Bardin

UNE TOUTE AUTRE HISTOIRE

Notes de Mousterlin

29 Juillet 2002

Je ne suis pas comme les autres.

Et je ne tiens pas à l'être. Il faudrait que je sois bien amorti pour me sentir un jour à l'aise dans un groupe. Que j'aie été passé au rouleau compresseur des traditions et de la bêtise. Mais c'est comme ça, rien ne pourra changer cette règle fondamentale : je sais que je suis au-dessus des autres.

J'ai peut-être eu tort de venir ici. J'aurais peut-être dû suivre ma première impulsion et refuser. Mais le moindre effort est parfois le plus tentant et Erik a tout de suite éveillé mon attention. Après tout Erik, ce n'est pas n'importe qui. Et puis je n'avais pas de projet pour les vacances, pas de plan de voyage. Aller vers le Sud, c'était tout ce qui comptait : d'aller vers le Sud.

Ce soir, pourtant, j'hésite plus que d'habitude. Rien ne me retient ici. Je peux décider, à tout moment de remballer mon sac à dos et de repartir. Et même si je ne le fais pas ça me rassure d'en avoir la possibilité. Je me dis que je pourrais très bien tout laisser tomber, là, maintenant ; il est deux heures du matin et à environ cent mètres de cette terrasse où je suis en train d'écrire, on entend le murmure monotone de la mer à travers la nuit. Il me semble que la marée monte. Je pourrais descendre sur la plage et marcher vers l'Est. Rien ne serait plus simple.

Une forme d'indolence, mêlée à la fatigue et à l'alcool qui coule dans mes veines me pousse pourtant à rester. Au moins jusqu'à demain. Et probablement encore pour quelques jours. Je ne suis

pas du tout pressé et je vais peut-être me laisser tenter par ce rôle d'observateur, trouver des sujets d'écriture. Lorsque j'ai parlé de ce voyage au Docteur L., il ne s'est d'abord pas montré très enthousiaste, mais quand je lui ai expliqué que j'avais besoin de ce temps pour réfléchir et pour écrire sur un environnement qui m'était étranger – que c'était même le but de l'opération - il a approuvé et il a même fini par me souhaiter bonne chance. Je crois qu'il était sincère. Ça fait plus d'un an qu'il me suit et c'est sûrement un triomphe quand on a l'occasion de relâcher un patient dans la nature.

Quant à Erik, c'était bien-sûr généreux de sa part de me laisser habiter ici gratuitement. Il a prétendu qu'il avait loué cette maison avec sa copine mais qu'ils s'étaient ensuite séparés et que c'était trop tard pour annuler. Au début je ne l'ai pas cru. J'ai pensé que c'était juste un pédé qui voulait se servir de moi comme jouet, mais apparemment je me suis trompé. Je ne pense pas qu'il soit homosexuel. Peut-être bi ? Ce n'est pas un garçon compliqué, Erik. C'est probablement pour ça que j'arrive à le supporter. A cause de ces zones d'ombres. En tout cas, tant qu'elles resteront inexplorées.

Et puis il est plein de fric. La maison est assez grande pour qu'on ne se marche pas sur les pieds. On s'est mis d'accord pour partager les frais de repas aussi longtemps que je resterais, mais au fond on partage bien plus que cela. Une sorte de respect, peut-être. Cela va faire quatre jours qu'il est venu me chercher à Lille. Trois qu'on est arrivés ici. En général les gens me fatiguent bien avant cela.

Mais cette fois-ci, à l'heure même où j'écris, je me sens envahi par les premiers doutes. Ça a commencé cet après-midi pendant un déjeuner prolongé dans le port de Bénodet. J'ai tout de suite compris que ce n'était que l'avant-goût d'une soirée pénible. On sent très distinctement ces choses-là. Une pensée m'a même traversé l'esprit, pendant qu'on était tous assis dans le chaos de ce restaurant à attendre que le serveur prenne enfin nos commandes.

Tue-les tous et tire-toi d'ici !

Ça aurait été plus simple pour tout le monde. Et ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid.

Si seulement j'avais eu une stratégie. Juste une arme et un moyen de m'enfuir.

C'est peut-être la chaleur qui m'a poussé à penser ça. Il n'y a pas loin entre une grosse chaleur et un accès de folie. On a essayé d'optimiser l'orientation du parasol en déplaçant la table mais je me suis quand même retrouvé au soleil. En particulier lorsque je m'appuyais sur le dossier de la chaise et c'était tout sauf confortable. Toute cette vie me semblait désordonnée. Comme une irritation vibrante qui m'aurait frappé à petits coups jusqu'à un point de non-retour.

Mais c'était surtout atrocement bête. Peut-être que l'idée ne venait pas de moi, peut-être que c'étaient eux qui l'avaient inspirée, avec leurs petites politesses déplacées. Ce genre de comportement qu'adopte un groupe d'amis qui se retrouve au marché du samedi dans une petite ville de Bretagne. Peut-être que c'est comme ça qu'on est sensés se comporter dans ce genre situation. Tous ces rites. Je déteste les bonnes manières et tous ceux qui en sont les esclaves.

Peut-être aussi que je n'aurais pas vu les choses de la même façon à la table d'un groupe de jeunes gens dans un restaurant de Stockholm ou de Malmö ; c'est d'être à l'intérieur d'un groupe que je ne supporte pas, l'extérieur, j'en fais mon affaire. Être lucide est souvent pire que d'être ignorant. Ou de prétendre être ignorant. Il est plus facile, par exemple, de vivre dans un pays dont on ne comprend pas bien la langue.

Le français, qui nous entoure en occurrence, provoque une impression d'autant plus forte qu'on ne le saisit qu'à moitié.

Je ne laisse jamais deviner mes pensées. Je me tiens sur mes gardes mais au fond de moi je rage en gardant toujours le sourire. C'est comme ça que j'ai pu avancer dans la vie. *Navigare necesse est*. C'est peut-être même pour cela que tout le monde me trouve si sympathique. Une pensée, ça ne fait de mal à personne, tant que ça reste une pensée. Une théorie qui vaut ce qu'elle vaut.

Et puis j'ai pour principe de ne jamais dire du mal de personne.

Il y a deux couples ici. Au départ j'ai cru qu'ils se connaissaient avant de venir, qu'ils avaient peut-être déjà passé des vacances ensemble – mais en fait pas du tout.

On est tombés par hasard les uns sur les autres, tous les six, devant un stand du marché, qui vendait toutes sortes de produits artisanaux, du fromage, de la confiture, du muscadet, du cidre et des écharpes en laine. Peut-être qu'une des deux filles a plu à Erik. Voire les deux, car elles étaient l'une et l'autre jeunes et séduisantes. En tous cas il ne s'est pas gêné pour leur faire son numéro de charme pendant qu'on descendait des montagnes de fruits de mer en vidant bouteille de vin blanc sur bouteille de vin blanc.

Et peut-être bien que je ne boudais pas non plus mon plaisir.

Et puis ce curieux rapport qu'ils ont tous avec Kymlinge. Erik y a vécu toute sa vie. Apparemment, l'une des deux femmes y a passé son enfance, avant de déménager à Göteborg et l'autre y vit depuis l'âge de dix ans. Aucun des trois ne connaissait les autres là-bas, mais ils trouvent cette coïncidence géographique tout à fait irrésistible. Y compris Erik.

Moi, ça me donne la nausée. C'est comme s'ils avaient tous débarqué ici dans un bus de touristes dans le but de se retrouver pour observer les comportements des Français et les comparer ensuite avec les Suédois. De Kymlinge ou d'ailleurs. J'ai bu trois verres de blanc bien frais avant d'être pris par un mal de tête. Un sentiment familier de désespoir me clouait, en nage, sur cette chaise en plein soleil. Et je continuais à ressentir cette espèce de démangeaison.

J'ai décidé de ne pas dire un mot de mon propre rapport à Kymlinge. D'ailleurs, je suis sûr que personne ici ne sait qui je suis. Autrement on ne me laisserait pas rester.

Le premier couple s'appelle Henrik et Katarina Malmgren. Ce sont eux qui ont grandi à Kymlinge, mais ils vivent aujourd'hui à Mölndal. Ils ont la trentaine, elle travaille à l'hôpital de Sahlgrenska et lui, c'est un genre d'universitaire. Apparemment, ils sont mariés mais n'ont pas d'enfant. Elle a tout l'air du genre de femme qui veut et peut très bien tomber enceinte, donc s'il y a un obstacle technique ça doit venir de lui. Il est sec et raide, la peau légèrement rougie, une tendance manifeste à attraper des coups de soleil. Ce déjeuner interminable lui était sans doute aussi pénible qu'à moi. J'imagine que c'est le

genre de type qui est plus à l'aise derrière une ordinateur ou au milieu de bouquins poussiéreux qu'en société. À se demander comment ces deux-là ont pu finir ensemble.

L'autre couple s'appelle Gunnar et Anna. Ils ne sont pas mariés. Apparemment ils ne vivent même pas ensemble. Ils se battent contre leur propre futilité, l'un comme l'autre. Ils essayent de faire croire qu'ils réfléchissent à toutes sortes de choses profondes et qu'ils ont trouvé un sens à leurs vies. Ça ne va pas plus loin que ça et d'ailleurs la première chose qu'ils pourraient faire serait de se débarrasser de cette posture ridicule. Surtout elle. Il est professeur, ou quelque chose comme ça, on ne m'a pas donné les détails. Elle travaille dans une agence de publicité ou dans un métier où l'on a des relations avec des clients. Son visage et la partie supérieure de son corps étant, incontestablement, ses qualités principales. Ils ont aussi raconté qu'ils avaient acheté un cheval trotteur tous les deux, ou qu'ils envisageaient de le faire.

Pour une raison inconnue, Katarina parle presque couramment le français. Comme aucun de nous autour de la table n'en connaissait un mot, ça lui a permis d'usurper une espèce de statut d'oracle, au cours du déjeuner. On a mangé au moins huit sortes de fruits de mer différents pendant qu'elle discutait avec tous les serveurs. A coup de pinces et de pics, on a sorti ces habitants rebelles de leurs coquilles. Quand on sent sous sa dent les muscles de ces petits bêtes, on ne sait jamais si elles sont vivantes ou mortes. Le truc c'est de les mâcher à mort puis de les avaler.

Erik s'est occupé des boissons ; on a commencé par trois bouteilles de vin blanc sec ordinaire et poursuivi avec un cidre du coin, un vrai détergent, fort et sucré, qui nous a obligé à faire la sieste pendant deux heures l'après-midi.

Le soir, on est allés chez Gunnar et Anna. Ils habitent à quelques centaines de mètres d'ici en descendant la plage en direction de Beg-Meil, une autre petite maison pittoresque, perdue au milieu des dunes. On s'est installés sur la terrasse tous les six et on a continué à manger des fruits de mer en s'enfilant du cidre et du Calvados. Gunnar a chanté en s'accompagnant à la guitare. Evert Taube, les Beatles et Olle Adolphson. On chantait aussi quand on connaissait les paroles. On aurait presque pu

dire que la soirée avait quelque chose de magique. Peu après minuit, on avait tellement bu que quelqu'un a parlé d'aller se baigner nu. Un quatuor enthousiaste, composé des deux femmes, d'Erik et de Gunnar est donc parti en se tenant par les épaules, emportant avec eux une bouteille de mousseux.

Je suis resté seul avec Henrik-le-sec. Bien sûr, j'aurais dû en profiter pour lui poser des questions sur son métier, savoir à quel genre de recherches il se consacrait exactement, mais je n'avais aucune envie de discuter avec lui. Je trouvais bien plus agréable de siroter mon Calvados et de tirer sur ma cigarette en contemplant l'obscurité. Il a fait une ou deux tentatives pour engager la conversation, sur les particularités des habitants du Finistère, mais je ne l'ai pas encouragé et il a fini par se taire. Il est aussi peu intéressé par mon opinion sur les choses que moi par la sienne. Il semble malgré tout y avoir une forme d'intégrité dans cette sécheresse. Nous étions simplement deux types qui écoutaient les cris de leurs amis partis se baigner au loin, dans l'obscurité. Bien sûr, il avait plus de raisons que moi de tendre l'oreille, après tout c'était sa femme qui était partie se baigner nue avec trois inconnus, pas la mienne.

J'avais une femme, il y a plus de 5 ans. Elle me manque parfois, mais c'est rare.

Quand ils sont revenus, ils n'avaient sur eux que leurs serviettes de bain et avaient l'air encore plus ternes que quand on les avait laissés. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'ils partageaient un secret.

Que quelque chose s'était passé et qu'ils cachaient quelque chose.

Peut-être qu'ils étaient justes ivres et fatigués. Et glacés, car l'Atlantique au mois de Juillet descend bien en dessous de la barre des 20°C. On n'est pas restés plus d'une demi-heure après leur retour. Quand on est rentrés par la plage avec Erik, il tenait à peine debout et il avait à peine retiré ses sandales qu'ils s'est effondré.

Pour ma part je me sens étonnamment lucide. Presque analytique. Mes mots et mes pensées ont cette précision qu'ils ne connaissent que la nuit. Des nuits comme celle-ci. On sent la mer au loin dans

l'obscurité, il doit bien faire 25°C, les insectes viennent s'écraser contre les ampoules. J'allume une Gauloise en sirotant un dernier verre. Erik dort la fenêtre ouverte. J'entends ses ronflements. Il faut dire qu'il doit avoir au moins deux litres de vin dans le sang. Il est un peu plus de deux heures du matin. Quel bonheur d'être enfin seul.

Le couple Malmgren loue une maison de l'autre côté de la pointe de Moustierlin. Au total il doit y avoir une cinquantaine de ces baraques à louer sur le littoral, la plupart à environ un kilomètre à l'intérieur des terres, et ce n'est peut être pas surprenant que trois d'entre elles soient louées par des Suédois. D'après ce qu'Erik m'a expliqué, ils ne sont pas passés par la même agence, mais pour résumer, ils sont aussi nouveaux que nous dans le coin.

Il nous reste trois semaines à devoir sociabiliser. Je me surprends à penser à Anna. C'est bien malgré moi, mais il y avait quelque chose dans ce visage nu, dans ces cheveux mouillés, lorsqu'elle est remontée de la plage. Et puis cet air coupable... Alors que les yeux de Katarina montraient autre chose, comme une sorte de désir.

J'aurais dû également observer le visage de Henrik, bien sûr, pour avoir un élément de comparaison, mais je ne l'ai pas fait. Ce n'est pas toujours facile d'être à la hauteur de ce rôle d'observateur.

Vivre ou mourir, au fond qu'est-ce que ça change. Je me demande pourquoi je pense à ça maintenant.

Des miettes, nous ne sommes que des miettes perdues dans l'éternité.

Ça fait cinq ans maintenant.

Ça pourrait aussi bien faire quinze ans ou cinq mois. C'est incroyable comme le temps est élastique : au fond, tout dépend du point de départ que je choisis. Je revois parfois le visage d'Anna, très distinctement, comme si elle était assise en face de moi. Au même moment, je nous vois tous les sept, comme observés en plongée. Des fourmis prisonnières de cette plage, s'agitant en pirouettes affolées et incontrôlables. Dans la lumière glacée de l'éternité – et dans la trinité du ciel, de la terre et de la mer - notre insignifiance paraît presque risible.

Comme s'ils avaient pu continuer à vivre longtemps. Comme si la mort même leur avait semblé légère et insignifiante. Mais ma décision est prise et je la mettrai en œuvre. Si les actes sont sans conséquences, le processus de création ne peut pas suivre son cours. Les décisions doivent être suivies d'effets et une fois qu'elles sont prises, elles ne doivent pas être remises en question. Réduire en miettes ces lignes bien ordonnées jusqu'à obtenir à un état de chaos, c'est notre seul objectif, notre unique mission en tant qu'individus moraux.

Et ils le méritent. Dieu sait qu'ils le méritent.

Mais ce qui me frappe avant tout, c'est mon aveuglement : j'avais compris si peu ce premier soir. Ces six personnes dans leur maison au bord de la mer. J'aurais pu refaire mon sac et quitter cette côte toute plate dès le lendemain. Tout aurait été si différent si j'avais fait ça.

Mais je n'ai jamais eu le choix. C'est intéressant que j'aie justement pensé ça au restaurant à Bénodet. *Tue-les tous et tire-toi d'ici !* Déjà à ce moment-là, en un instant, quelque chose en moi avait compris ce qui allait se passer tant d'années plus tard.

J'ai décidé qui serait le premier. Il ne faut pas négliger l'ordre de passage.

24 Juillet – 1^{er} Août 2007

1.

L'inspecteur Barbarotti hésita un instant avant de verrouiller la serrure à sept points.

Ce n'était pas dans son habitude. Parfois il ne prenait même pas la peine de fermer à clé. "S'ils veulent vraiment entrer, ils trouvent toujours un moyen", pensait-il, "pas la peine qu'ils aillent en plus tout défoncer."

Peut-être ces pensées trahissaient-elles un certain défaitisme ou une confiance brisée envers la profession qu'il représentait. Quoi qu'il en soit, se disait-il, elles n'étaient pas incompatibles avec sa vision du monde. Plus réaliste que fondamentaliste, en toutes circonstances. Même si rien ne lui indiquait jamais laquelle de ces deux directions il devait suivre.

Il en était là des ses réflexions, en même temps qu'il se demandait comment le simple fait de fermer une porte à clé pouvait déclencher en lui des théories aussi fumeuses. Après tout, ça ne fait peut-être pas de mal de faire d'activer son cerveau de si bon matin. Depuis six ans et demi qu'il était installé dans ce modeste trois-pièces de la rue Baldersgatan à Kymlinge avec sa fille d'un premier mariage, il n'avait jamais reçu aucune visite – hormis les quelques camarades au comportement douteux, ramenés à la maison par Sara. Mais toute personne est présumée bonne jusqu'à ce qu'elle soit reconnue mauvaise ; voilà le principe d'optimisme que sa mère avait essayé de lui inculquer dès son plus jeune âge. Une règle de vie qui en valait bien une autre, après tout.

Il faudrait d'ailleurs tomber sur un cambrioleur assez débile pour espérer trouver quelque chose de précieux derrière une porte en mélaminé acajou. Ça aussi, c'était du réalisme.

Mais ce jour-là, il verrouilla tout de même à double tour. Et il avait une bonne raison. L'appartement allait rester vide pendant 10 jours. Ni lui ni sa fille n'y mettraient les pieds. D'ailleurs Sara n'y habitait plus depuis un bon mois ; immédiatement après la fin de ses examens début Juin, elle était partie pour Londres et s'était fait embaucher dans une boutique – à moins que ce ne fût un pub

et qu'elle l'eût caché à son père pour ne pas l'inquiéter inutilement. Et il n'avait plus qu'à se faire une raison.

Elle avait 19 ans et ce sentiment d'amputation qu'il avait ressenti le jour de son départ commençait seulement à le quitter. Très doucement. Au même rythme que l'idée qu'ils n'allaient probablement plus jamais vivre sous le même toit venait percer son cœur de père.

Il y a un temps pour tout, se dit-il en fourrant le trousseau de clés dans la poche de son jean. "Dans ce bas-monde, il y a un temps pour chaque chose et pour chaque œuvre".

Vivre ensemble, se séparer et mourir.

Il avait commencé à lire la Bible un an auparavant (sur les conseils de Dieu-le-Père lui-même !), et certains versets lui venaient fréquemment à l'esprit. « Même si en fait tu n'existes pas, Seigneur, je suis obligé d'admettre que ces Saintes Écritures sont un sacrément bon bouquin, en tous cas par endroits » pensait-il souvent.

Et le Seigneur était en général d'accord avec lui.

Son sac de voyage dans une main et un sac poubelle trop plein dans l'autre, il descendait donc les escaliers, le corps empli d'une joie profonde. Ce n'est pas un acte anodin, se disait-il quelquefois : de dévaler avec délectation la courbe d'un escalier pour se plonger dans la fourmillante diversité du monde. Ce simple mouvement de spirale si fluide et si facile, n'est-il pas l'essence même de la vie ? Les prémices de l'aventure au coin de la rue ?

Ce jour-là, qui plus est, les fenêtres étaient entrouvertes dans la cage d'escalier où venaient se déverser les plus beaux jours de l'été. On y respirait l'odeur de l'herbe fraîchement coupée. Des rires d'enfants montaient du jardin. Certes, il y avait également une petite fille qui hurlait comme un cochon qu'on égorge. Mais on n'est pas obligé de prêter attention à tout ce qu'on entend.
